
SERMON IX.

LA SANCTIFICATION DU SABBAT.

II.^{me} SERMON SUR Exode XX, 8.

*Souviens-toi du jour du repos pour le
sanctifier.*

COMME il est peu de lois que l'intérêt, la paresse, le relâchement tout seul du cœur nous rendent plus enclins à violer que la loi du sabbat, il en est peu que les ministres de Jésus doivent rappeler avec plus de soin. Elle a fait le sujet de notre discours précédent. Je vous l'ai montrée dans ses rapports avec la société, la morale, la religion. J'ai tâché de faire comprendre au profa-

Tom. III.

14

nateur que , dans sa funeste inconsideration , il éteint l'amour de Dieu sur la terre , et renverse l'édifice social autant qu'il est en lui. J'ai tâché de lui faire comprendre que le mépris des jours sacrés , des choses saintes est le plus grand de tous les maux , parce qu'il est la source de tous les autres , et ne laisse plus de prise aux remèdes ; car quel frein peut retenir l'homme , quelle voix peut le rappeler s'il a secoué le joug de son maître , de son Dieu , s'il n'entend plus la voix de CELUI qui l'a fait ?

Mais ceux auxquels il est besoin de retracer ces grands principes en sont d'ordinaire peu touchés. On réussit rarement à faire passer la persuasion dans leur cœur ; d'ailleurs il est vraisemblable qu'ils ne sont point dans ces temples. Je m'adresse aujourd'hui de préférence à la plus saine partie du troupeau , à vous M. F. , qui faites profession d'appartenir à Christ et de respecter les commandemens du Seigneur. Je veux vous mettre à portée de connoître si vous observez en effet , comme il faut , cette loi du sabbat que vous tenez pour divine.

Hélas ! la volonté peut être séduite par les passions , lors même que l'intention n'est pas criminelle. On peut se déguiser par des sophismes l'atteinte portée au commandement qu'on

rougieroit de violer avec éclat. On peut le rendre inutile en méconnoissant l'esprit qui l'a dicté, le but que se proposa le Législateur. Voyons donc quelles illusions on peut se faire à cet égard, et comment on doit célébrer le jour du Seigneur.

Ecoutez-nous, M. C. F., avec un sentiment qui réponde à celui qui nous anime; et veuille ce Dieu qui nous a chargés de vous expliquer sa parole, vous en donner lui-même l'intelligence et la graver dans nos cœurs.

I. Je range sous trois chefs les illusions qu'on se fait sur le précepte dont il s'agit; illusions sur les travaux, illusions sur les plaisirs, illusions sur la nature même du culte.

1.^o Je dis *illusions sur les travaux*. Suspendre des occupations bonnes en elles-mêmes pour s'appliquer à de plus excellentes, c'est le premier point de la sanctification du sabbat: *Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.*

Je sais que nous ne sommes point tenus d'observer cette défense avec la même rigueur que les enfans de Jacob. La loi de l'Évangile, loi d'amour et de liberté est venue tempérer la sévérité de celle de Moïse. Elle permet les occupations domestiques nécessaires à la conservation de notre vie. Elle permet, elle approuve les soins que nous sommes appelés à prendre pour nos

frères, qu'exige de nous la charité. Soigner un malade, rendre un service essentiel qui ne souffre aucun délai, c'est, comme on l'a dit, *quitter Dieu pour Dieu même*. Elle pousse la condescendance jusqu'à tolérer en des cas pressans des travaux extérieurs, pour serrer les fruits de la terre, par exemple, quand ils sont dans un danger véritable; je dis *dans un danger véritable*, car la nécessité seule peut autoriser de tels soins; et cette nécessité même est triste, fâcheuse; elle nous engage dans un sentier glissant où d'autres se jetteront sur nos traces, et s'autorisant de notre exemple, passeront peut-être toutes les limites. C'est avec répugnance, avec douleur que le chrétien se voit obligé dans la plus juste occasion, d'interrompre le repos du sabbat. Il sent que c'est précisément parce que l'Évangile n'est pas une loi de rigueur, qu'il nous oblige davantage. Il se dit qu'un fils bien né, affranchi de l'obéissance étroite de l'enfance, doit montrer à son père plus d'égards, de respect, de dévouement.

Mais se créer des nécessités; les préparer d'avance, pour ainsi dire; prendre les désirs de la cupidité, ou l'inquiétude d'une âme qui ne sait pas se reposer sur la Providence, pour une raison légitime; se charger, comme le font tant de

personnes qui vivent du travail de leurs mains, de plus d'ouvrage que la semaine n'en peut achever; se lier par des engagements, des promesses qu'on ne peut remplir qu'aux dépens de la loi, n'est-ce pas s'abuser soi-même? n'est-ce pas *se jouer de Dieu?*

Je dois parler ici d'un abus trop commun dans une autre classe : je dois en parler parce que tout léger qu'il semble, tout innocent même qu'il est dans son principe, il affoiblit beaucoup pourtant la solennité du sabbat, d'autant plus qu'il se trouve chez des personnes religieuses, scrupuleuses même à d'autres égards. On les voit prendre le Dimanche un ouvrage frivole qu'elles font sans se gêner, qu'elles portent même en société. C'est un amusement auquel elles ne voient point de conséquence. Cependant c'est violer sans nécessité la lettre du commandement, ce qui n'est jamais sans conséquence. C'est porter une atteinte sensible au sabbat, en lui ôtant ce grand caractère de repos, que lui imprima le Créateur, et sans lequel il seroit bientôt confondu avec les autres jours. C'est tendre un piège à l'artisan, au pauvre pour qui le Dimanche fait une si grande partie de la religion, et qui ne comprendra jamais qu'il soit coupable de faire dans sa détresse, ce que le riche fait pour son amusement.

Et les hommes d'affaire qui, dans l'intérieur de leurs demeures, donnent la première moitié de ce jour au travail, afin de pouvoir donner l'autre au plaisir; et ceux qui, durant l'heure de l'office, occupent leurs serviteurs à des soins pour lesquels on pouvoit choisir un autre temps, ou même, durant ce jour sacré, reçoivent des maîtres, font travailler des personnes étrangères dans un appartement reculé, se flattant qu'on ne le saura pas, tandis que leur réserve apparente ne fait qu'éveiller la curiosité, irriter la censure de leurs voisins; et ces artisans qui se permettent d'employer une grande partie du Dimanche à rendre l'ouvrage qu'ils ont fait, quelquefois même à regagner le temps perdu durant la semaine, tous ces hommes qui se flattent d'être excusés par leurs convenances, ou se croient justifiés parce qu'ils ne vont pas si loin que d'autres, observent-ils le commandement? Je les prie d'examiner de bonne foi si, du plus au moins, ils n'en contrarient pas l'esprit aussi bien que la lettre, s'ils n'en détruisent pas le bienfait pour eux et pour ceux qui les entourent. Où est le calme religieux qui doit régner dans leur demeure et se faire sentir à leur âme? Loin d'oublier les choses de la terre pour celles du ciel, ils s'y livrent; ils s'en pénètrent; ils s'y enfoncent autant que jamais,

O Dieu! ne pèse point nos vains prétextes dans la balance de ta justice, nous ne pourrions subsister devant toi; mais dessille nos yeux; apprends-nous à préférer ta bénédiction et l'observation de tes lois à tous les calculs des passions et de l'intérêt.

2.^o J'ai dit *illusions sur les plaisirs*. Que ce jour soit non-seulement un temps de repos pour le corps, mais de délassement pour l'esprit, c'est l'intention de la loi. La religion sourit aux plaisirs innocens de l'homme. Ce Dieu tout bon, Père universel du genre humain, et qui jette un regard plus tendre sur les moins fortunés de ses enfans, a voulu que dans ce jour tous les mortels connussent la douceur du repos. Il a voulu, comme je vous le disois dans un précédent discours, il a voulu que le pauvre pressé par la nécessité et les soucis de la vie, dont l'imagination est souvent flétrie, attristée par une suite monotone de pénibles travaux, ouvrît son âme à la joie au retour du sabbat; qu'il pût dans ce jour se livrer à des pensées riantes, et donnant, comme les riches, quelques momens aux récréations, oublier la différence de son sort au leur. Mais comme, après tout, le bien temporel de l'homme n'est que le but secondaire de la Divinité qui a principalement en vue notre perfec-

tionnement, notre bonheur éternel, il faut que les plaisirs de ce jour soient compatibles avec sa grande destination; et pour cela il faut qu'ils ne prennent jamais rien sur l'hommage que nous devons au Seigneur, qu'ils n'aient rien de bruyant, de mondain, rien de criminel.

Consacrer le Dimanche à des parties de plaisir; ne réserver pas même à Dieu cette heure solennelle où les voix des fidèles réunis s'élèvent jusqu'à son trône, n'est-ce pas violer le sabbat et le profaner par le plaisir, plus criminellement peut-être qu'on ne le profaneroit par un travail défendu? Que l'indigent enchaîné à ses travaux durant la semaine, et qui ne peut disposer librement que du Dimanche, se laisse entraîner par le goût de l'amusement, la religion le condamne sans doute: sa position cependant offre un motif d'indulgence; mais vous qui placés dans une situation meilleure, avez tous les jours à votre choix, pourriez-vous excuser, au tribunal de votre conscience, cet oubli du commandement?

Ce ne seroit pas même assez de commencer le jour du sabbat par rendre à Dieu nos hommages, il faut encore que les délassemens qui suivent ne soient ni trop prolongés, ni frivoles, ni tumultueux. C'est un abus bien commun et sur lequel on ne réfléchit guères, de choisir ce

jour de préférence pour les fêtes bruyantes, pour les spectacles et les divertissemens profanes : il semble à la plupart des hommes que le Dimanche soit fait pour la joie, pour le bruit et les plaisirs. Est-ce donc là le sanctifier ? Eh ! que faites-vous par cette conduite ? Vous pervertissez le but du sabbat. Vous rappelez dans votre âme cet essaim de pensées vaines, d'images frivoles qu'il en falloit bannir. Vous réveillez ces passions mondaines qu'il falloit calmer. Vous renouez ces chaînes des objets sensibles dont il falloit vous affranchir ; et des plaisirs vains aux plaisirs criminels, il est peu de distance : on est bien près de se rendre coupable quand on cherche avant tout l'amusement. Aussi par combien de médicines, de sacrifices de tout genre faits aux passions, ce jour saint n'est-il pas profané ? Il semble qu'il soit un écueil pour un grand nombre d'hommes dont la vie en général n'est pas irrégulière. C'est alors que les artisans, les ouvriers se permettent plus aisément d'entrer dans ces lieux dangereux où règnent le jeu, l'intempérance, où s'allument les querelles, où retentissent les propos licentieux et les blasphèmes. Ce jour consacré à ton service, ô mon Dieu, ce jour est celui où l'on t'offense davantage et avec moins de scrupule ! Il est marqué par des excès, souvent

par des scènes scandaleuses et tragiques. Tu as voulu en faire un jour de salut : nous en faisons trop souvent un jour de dissolution et de péché!

3.^o Enfin, M. F., on se fait illusion sur la nature même du culte. Plusieurs attachent trop peu d'importance à l'hommage extérieur. D'autres y bornent toute la sanctification du sabbat.

Les premiers croient déjà faire beaucoup en suspendant leurs travaux journaliers ; s'ils viennent quelquefois dans ces temples, peut-être même avec plaisir, ils ne s'en font pas un devoir positif : le moindre obstacle, la moindre affaire, le plus léger inconvénient suffit pour les arrêter ; ils sont justifiés à leurs propres yeux quand ils ont suppléé par une lecture pieuse au service public. Ils oublient que ce culte domestique est celui de tous les jours, mais qu'il ne suffit point pour sanctifier le jour du Seigneur. Ils oublient qu'en ce jour saint il faut venir dans les sanctuaire, rendre au Souverain un hommage public et solennel ; il faut venir l'invoquer dans cette maison qu'il remplit de sa majesté, qu'il anime de sa présence, où il prête à nos vœux une oreille plus attentive, et verse sur nous ses grâces avec plus d'abondance ; il faut venir entendre les leçons de sa parole, les exhortations de ses envoyés, entendre cette vérité qu'on n'entend point ailleurs ;

DU SABBAT.

219

il faut édifier l'église, soutenir, animer la dévotion de ses enfans par la nôtre, assiéger de concert le trône des miséricordes, en faire descendre la bénédiction sur nos familles sur notre patrie; il faut donner au ciel et à la terre le beau spectacle d'une assemblée d'êtres immortels réunis pour s'occuper des objets invisibles, impérissables, éternels.

Mais si les uns se font illusion en attachant trop peu d'importance au culte public, d'autres tombent dans une erreur opposée en réduisant à ce culte toute leur dévotion. Avoir assisté aux offices divins, c'est avoir rempli tous les devoirs de la journée. Cette erreur plus excusable suppose au moins l'obligation de cet hommage unanime, éclatant, que nous devons rendre au Créateur, au Monarque du monde; mais ce n'en est pas moins une erreur. Elle montre combien s'est effacée dans notre esprit la destination du jour du Seigneur, et combien notre piété est languissante.

Penser à Dieu dans l'intérieur de son temple, et n'y plus songer après, et consumer le reste du jour dans l'indolence ou les distractions, est-ce là servir Dieu? C'est le servir une heure et sanctifier tout au plus une partie du sabbat. C'est faire de ce repos sacré auquel il nous invite, un

repos de langueur et de paresse qui ne sert de rien pour le salut.

Eh quoi ! M. C. F., dans ce jour où Dieu vous fait entendre sa voix et vous rappelle à lui, votre âme ne demande-t-elle rien de plus ? N'a-t-elle plus de requête à présenter à CELUI qui l'a formée ? N'a-t-elle plus rien à lui dire ? Quel bien peuvent nous faire un court exercice de piété, quelques réflexions morales, interrompues par les distractions d'un esprit toujours prêt à s'échapper, si nous nous rendons aux objets de la terre au sortir de ce temple, si nous courons nous perdre dans leurs illusions et leurs vanités ? Que gagnons-nous, Seigneur, à nous partager, ainsi entre toi et le monde, dans ce jour qui devrait t'appartenir tout entier ? Nous ne jouissons pleinement ni de toi ni du monde : nous ne sentons que la gêne du commandement ; nous en ignorons les douceurs, nous en perdons les fruits salutaires.

Mais, direz-vous peut-être, que faut-il donc faire encore pour sanctifier le Dimanche ? De quels soins faut-il remplir cette journée pour entrer dans les vues du Seigneur ?

Vous pouvez déjà le pressentir d'après ce que nous avons dit : il convient cependant de vous l'exposer avec plus de précision et de détails.

II. Ici, M. F., dans un sujet de ce genre, où il s'agit moins d'obligations positives que du sentiment qui doit nous animer, je voudrais parler à votre cœur plutôt qu'à votre esprit : je voudrais le gagner par l'attrait que la piété répand sur les devoirs qu'elle prescrit ; et comme pour la voir avec tous ses charmes, il faut la considérer dans sa perfection, j'essaierai de vous tracer l'image du fidèle accomplissant la loi. J'essaierai de vous le montrer remplissant cette journée d'abord par des devoirs religieux, ensuite par des œuvres de bonté, de charité, enfin par d'innocens plaisirs.

1.° En se réveillant le fidèle se dit avec joie : *C'est ici la journée que l'Éternel a faite : j'irai à la maison de l'Éternel* (1). Le soleil qui se lève pour éclairer ce jour sacré lui paroît plus radieux et plus beau. Sa prière monte jusqu'aux cieux avec une ferveur nouvelle : il joint sa voix avec transport à l'hymne de la création qui bénit son Auteur.

Mais ce n'est pas assez de ces mouvemens de sensibilité qui s'élèvent naturellement dans une âme religieuse ; ce sont là les jouissances de la piété, mais c'est le dévouement du cœur qui en

(1) Ps. CXVIII, 24. CXXII, 1.

fait l'essence ; c'est l'exactitude à rendre à Dieu tous les hommages qui lui sont dus. Le fidèle se prépare donc à aller dans le sanctuaire, faire une profession publique de sa foi, et paraître devant le Seigneur. Il calme son imagination ; il sonde son cœur afin de le purifier, de le rendre moins indigne des regards du Saint des saints. Il rappelle, pour en examiner l'emploi, les jours qui viennent de s'écouler. Avec quelle douce satisfaction il se retrace les progrès qu'il a faits dans le bien, les sacrifices offerts à la piété, à la vertu ! Quelle joie si, comme le Dieu dont il est l'imitateur, il pouvoit dire de toutes ses œuvres, *cela est bon !* Mais ce langage est trop haut pour la foible humanité. Hélas ! malgré ses efforts, combien de fautes et de négligences n'a-t-il pas à se reprocher !

Elle est passée, o mon Dieu ! cette semaine, et j'ai si peu fait pour ta gloire et pour mon salut ; et j'ai si souvent violé mes promesses, abusé de tes bienfaits ! Mais ses regrets ne sont pas sans douceur ; ils sont tempérés par le charme attaché à tous ceux que l'amour fait naître. Il sent la félicité d'avoir un Sauveur : il se couvre avec délices de la pureté divine de Jésus : il offre le sacrifice des penchans, des habitudes qui l'ont fait tomber, et libre des liens du péché, son âme devient plus capable de s'élever à son Dieu.

Cependant le son de l'airain sacré l'appelle dans les parvis du Seigneur : il s'y rend suivi des siens, car, ainsi que Josué, *il veut servir Dieu avec toute sa maison* (1) Avec quel plaisir il s'avance vers ce temple où, dès sa naissance, il fut présenté devant les autels et lavé des eaux du baptême; vers ce temple où, dans les beaux jours de l'adolescence, il prêta ses premiers sermens, qui fut témoin de ses premières émotions; ce temple où il vint se lier des noeuds de l'hymen; où lui-même offrit ses enfans au Seigneur; où par la bouche des conducteurs de l'église établis sur elle au nom de son divin Chef, il reçoit des instructions que lui ménagea la Providence et que bénira l'Esprit-Saint; où, dans ceux qui composent l'assemblée, il trouve des frères animés de la même foi, des mêmes sentimens, des mêmes espérances! Il n'apporte point sous ces voûtes sacrées, les images, les soucis, les passions de la terre, mais une attention profonde, un profond respect. Taisez-vous, distractions importunes! Disparaissez, peines d'un jour, inquiétudes ou désirs pour ce qui n'est que néant! *L'Eternel est ici. C'est ici la maison de Dieu, la porte des cieux* (2) C'est ici que les objets immor-

(1) Jos. XXIV, 15.

(2) Genèse XXVIII. 17.

tels se retracent à sa pensée. Il est d'autant plus heureux qu'il se recueille plus parfaitement : plus il s'élève au-dessus de ce monde, mieux il sent ce repos, ce bien-être, cette paix du cœur que l'homme ne goûte pleinement qu'auprès de Dieu. Il chante les louanges du Seigneur avec les enfans de l'église, et les cantiques, les prières ne sont pas pour lui de vains sons ; il y joint son âme et sa pensée. Il écoute avec simplicité de cœur, avec le désir d'en profiter, les préceptes de la sagesse céleste : il applique ce qu'il entend, non pas à d'autres, mais à lui-même, et ces instructions ne s'effacent pas de sa mémoire : en sortant du sanctuaire, il les repasse dans son esprit. De retour dans sa demeure, la dévotion de ce jour n'est pas finie ; il nourrit les heureux sentimens qu'il éprouve, par la méditation, la prière, la lecture des Evangiles, des hymnes sacrés, par des réflexions assorties à sa situation, à ses besoins. Dans les momens même où il ne fait aucun acte religieux, son âme n'en est pas moins avec son Dieu.

2.^o Mais ce n'est pas une méditation oiseuse que ce Dieu demande à l'homme. Il est un sentiment qui naît et se nourrit de son amour, qui doit en être le gage, et qu'il faut aussi faire paroître dans le jour qu'il s'est choisi. Amour de

Dieu, amour des hommes inséparablement liés ! Sentimens nobles et purs ! c'est à ce double signe que Jésus reconnoitra les siens. Ainsi tout ce qu'on peut regarder comme un acte de charité, de compassion, de complaisance, de support, tout ce qui est bon aux hommes, est particulièrement propre au jour du sabbat.

C'est d'abord sous le toit domestique que le fidèle répand cet esprit d'amour ; c'est du bonheur de ceux qui l'entourent qu'il s'occupe premièrement. Il rassemble autour de lui ses jeunes enfans ; il leur donne des soins plus particuliers et plus tendres ; il les prépare à nos instructions, puis il leur en fait rendre compte ; il les examine, il encourage leurs progrès et développe leur intelligence par des conversations à la portée de leur âge. Il consacre une partie de son temps à des parens âgés dont, peut-être, les travaux des jours précédens l'ont éloigné malgré lui. Il les égaie par d'aimables entretiens, les ranime par ces attentions flatteuses qui paroissent si douces au déclin de la vie ; il fait du bien à leur âme par une lecture pieuse et consolante. Si durant la semaine quelque mésintelligence légère s'étoit glissée entre le cœur de ses proches et le sien ; si quelque chose avoit réfroïdi leur affection mutuelle, c'est le jour des rapproche-

mens ; c'est le jour où il aime à les prévenir et s'empresse à dissiper tous les nuages. C'est le jour où il montre à tous ceux qui l'approchent une humeur plus facile, un visage plus serein. Il s'occupe avec plus de bonté de ses serviteurs : il cherche à leur rendre ce jour doux et utile par des lectures religieuses et des délassemens honnêtes : il est plus disposé que jamais à soigner leurs intérêts ; à recevoir leurs requêtes, à s'imposer même quelque gêne pour les faire jouir pleinement des bienfaits du sabbat.

Mais ses affections et sa charité ne sont point renfermées dans les murs de sa demeure : il voudrait, suivant l'expression des Écritures, rendre ce jour *plein devant le Seigneur* (1) : il imite son divin Maître et *va de lieu en lieu pour faire du bien* (2). Il va tantôt consoler un affligé, tantôt soigner un malade ; ici faire entendre des paroles de paix, réunir des cœurs divisés, donner des conseils salutaires, instruire dans la loi de Jésus des enfans abandonnés ; ailleurs porter des secours à l'indigent, et lui faire adorer la Providence. Ah ! combien de telles œuvres, si douces dans tous les temps, le sont plus encore dans le jour du Seigneur ! Quel bonheur de les présenter au Très-Haut comme un tribut auquel il prend

(1) Apoc. III, 2.

(2) Act. X, 38.

plaisir, et de les faire monter à son trône comme un parfum de bonne odeur!

3.^o Après cela, M. F., ai-je besoin de vous entretenir des plaisirs du fidèle? Ne se trouvent-ils pas déjà dans les devoirs dont j'ai parlé? Est-il rien de plus délicieux pour le cœur, que le sentiment d'avoir fait du bien aux hommes, sous l'œil du Tout-Puissant? Est-il rien de plus délicieux pour le cœur, que ces loisirs achetés par des travaux et consacrés aux affections domestiques, que ces entretiens où deux époux, libres des soucis de la semaine, parlent avec intimité de leurs projets, s'occupent ensemble de leurs enfans, les étudient dans leurs jeux, exercent leurs facultés naissantes, tirent d'heureux présages de leurs réflexions ingénues, confondent ensemble leurs sentimens et leurs espérances, bénissent ensemble le Seigneur? Est-il rien de plus délicieux que cet accord de tous les membres d'une famille, de tous les habitans d'une même demeure, qui, remplissant de concert les devoirs de la piété, se sentent plus liés les uns aux autres, s'honorent et se chérissent davantage.

S'il faut cependant vous offrir le tableau des délassemens du chrétien, je dirai que ces délassemens portent l'empreinte encore des sentimens qui l'animent; et comme ses devoirs, comme

l'exercice de ses vertus sont déjà des plaisirs, ses plaisirs sont encore l'exercice des mêmes vertus. C'est une promenade dans les champs où tout élève son âme à son Dieu : à l'aspect imposant des merveilles de la création, il adore la source de toute grandeur et de toute beauté ; il admire sa sagesse dans l'organisation d'un insecte, dans le tissu d'une fleur ; il le bénit avec attendrissement en considérant les présens de l'été, les richesses de l'automne ou les promesses du printemps : son âme se plonge dans une méditation délicieuse, ou bien il jouit de ses émotions en les faisant partager à ceux qui l'accompagnent. C'est un concert domestique où les sœurs et les frères, les pères et les enfans unissent leurs voix et leurs cœurs pour célébrer CELUI qui les a faits. Douce image, heureuses prémices, ô mon Dieu, des accords qu'ils formeront un jour devant ton trône ! C'est un entretien avec un ami vertueux, auquel le chrétien s'est lié par la conformité des goûts et des principes, la sympathie de la foi et des vertus. Ils se communiquent leurs réflexions, leurs sentimens intimes ; ils parlent des intérêts de la société et de l'avancement du règne de Dieu ; ils cherchent les moyens d'augmenter la somme des biens, de remédier aux maux ou les adoucir ; ils forment ces projets d'améliora-

tion , de soulagement , d'utilité publique si chers aux âmes honnêtes ; la même chaleur du bien les enflamme ; le même esprit de piété les fait remonter à l'Arbitre des événemens ; ils se transportent par la pensée dans cette société bienheureuse qu'il animera de son amour , et dont toutes les peines seront bannies. C'est une lecture choisie , utile pour l'âme et pour l'esprit. C'est une réunion d'amitié , de famille , où président la concorde et la simplicité. Ce sont des récréations que règlent l'ordre et la décence , car je ne prétends exclure du jour du Seigneur aucune récréation innocente et paisible. Le fidèle y portera le souvenir du bien qu'il a fait , un front riant , une âme tranquille et toujours le désir d'édifier. Mais j'en ai dit assez pour vous faire comprendre qu'il n'a pas besoin des amusemens du monde , et les délassemens qui s'accorderont le mieux avec les sentimens qui remplissent son âme , seront pour lui les plus doux.

Retiré le soir de bonne heure dans sa maison , il rassemble ses enfans et ses serviteurs : il invoque avec eux le grand Protecteur des sociétés et des familles. L'Éternel écoute avec complaisance ces vœux d'une petite communauté instruite à le révéler. Quand la nuit étend ses voiles et l'invite au sommeil , avant de s'y livrer , le chrétien

aime encore à se recueillir devant son Dieu ; il rappelle, il rassemble, comme un trésor précieux, les pensées de salut qui se sont élevées chez lui, les images vives qui l'ont frappé, les mouvemens heureux qui l'ont ému pendant cette journée ; il s'occupe de la semaine qu'il commence ; il se met en garde contre les tentations qu'il prévoit ; il s'arme, il se fortifie, il se lie par des promesses ; il implore le secours du Seigneur ; il s'endort avec délices dans son sein. Le jour suivant, il reprendra ses travaux avec courage, avec une douce confiance ; son esprit et son corps ont retrouvé de nouvelles forces : ses années s'écouleront ainsi dans le calme et dans l'intégrité.

Voilà, M. C. F., comment le disciple de Jésus observe la loi du sabbat. Il peut être, je le sais, il peut être contrarié par divers obstacles : les infirmités, les maladies, des devoirs indispensables peuvent l'empêcher de venir dans le temple : il peut, comme David, se trouver dans une terre étrangère, éloigné des parvis du Seigneur : les dispositions de ceux qui l'entourent, la soumission ou les ménagemens qu'il leur doit peuvent, jusqu'à certain degré, le gêner dans l'emploi de cette journée ; mais enfin voilà les soins dont il aime à la remplir : voilà ce qu'il fait quand il est libre de le faire, et lors même qu'il ne pour-

roit pas sanctifier le Dimanche par ses actions, toujours du moins il le sanctifie par ses vœux et ses regrets.

Non, jamais le jour du Seigneur ne s'écoule pour lui comme les autres jours ; il est toujours marqué par les sentimens et les émotions qui lui sont propres ; son cœur le reconnoît toujours. Couché sur un lit de douleur, au milieu de la course rapide d'un voyage, il s'unit de cœur à l'assemblée de ses frères ; il s'écrie : *Tes autels, o mon Dieu, tes autels* (1) ! Dans quelque situation qu'il se trouve, en quelque lieu qu'il soit placé, il s'efforce autant qu'il est en lui, de rendre l'emploi du Dimanche utile à son salut, salutaire aux hommes, agréable à son Père céleste.

Que ces détails sont pleins de charme, M. C. F. ! J'en appelle à ceux même d'entre nous dont les mœurs s'en éloignent le plus ; ont-ils pu voir sans émotion les peintures que nous leur avons tracées ? N'en ont-ils pas reçu cette impression de paix et de douceur, que font sur notre âme le bonheur et l'innocence ?

Mais, peut-être, en écoutant ce discours, nous avez-vous reproché de vous offrir un modèle trop parfait, de vous prêcher une morale trop relevée.

(1) Ps. LXXXIV, 4.

Hélas ! foibles créatures que nous sommes , qui restons toujours en arrière , n'avons-nous pas besoin pour exciter nos efforts , qu'on nous propose la perfection ? Ne nous est-il pas ordonné d'y tendre ? Grand Dieu ! ne faut-il pas pour te plaire , en avoir au moins le désir et la volonté ?

Tout ce que nous avons dit , Chrétiens , n'est-il pas dans l'esprit de la religion ? Ne sentez-vous pas que c'est ainsi qu'il faudroit agir pour entrer dans les vues du Seigneur ? Et que voudriez-vous retrancher de ce tableau ? Les devoirs religieux ! Les œuvres de bonté , de charité ! Non sans doute ; mais si tous ces traits en font partie , c'est donc ainsi que nous avons dû le tracer.

Eh ! si nous vous tenions d'autres discours ; si nous vous disions : Remplissez le jour du Seigneur des soins , des travaux de la terre ; il suffit d'éviter le scandale : donnez , si vous l'aimez mieux , le Dimanche tout entier à la dissipation , au plaisir : venez dans le sanctuaire quand vous le pourrez sans vous gêner , et disposez à votre gré du reste de ce jour ; le Seigneur ne peut rien exiger de plus ; si nous vous parlions ainsi , votre cœur ne se soulèveroit-il pas contre nous ? Approuvez donc que nous tenions un langage digne du ministère dont nous sommes revêtus.

M. C. F. , souvenez-vous que nos raisonne-

mens, nos prétextes, nos vaines excuses peuvent bien nous abuser nous-mêmes, mais ne changeront point le commandement. Souvenez-vous que le Dimanche ne doit pas être un jour de langueur, un jour vide, mais un jour de travail pour l'éternité, comme les autres jours pour la vie présente.

Tel fut l'exemple que nous donna Jésus. C'est dans le jour du sabbat surtout qu'il se plaisoit à venir dans la maison de Dieu, à s'entretenir avec son Père, à soulager, à instruire les hommes. Voyez ce divin Maître, tantôt priant sur la montagne, tantôt chassant du temple les vendeurs et les acheteurs, tantôt guérissant l'homme hydropique, éclairant les Juifs sur le culte que Dieu veut de nous.

Les premiers disciples se formèrent sur ce noble modèle. On en retrouve plusieurs traits dans les pays heureux où s'est conservé le respect de la religion, et parmi nous il est des fidèles encore qui nous en retracent le souvenir.

Pourquoi n'aurions-nous pas la noble ambition de les imiter? Pourquoi ne voudrions-nous pas faire du Dimanche un jour de grâce et de consolation?

Elevons, élevons nos âmes. Ennoblisons nos affections et nos goûts. Remplissons nos belles

destinées. Sachons nous prévaloir de ce *temps favorable*, de ces *jours de salut*, où nous pouvons *travailler non pour l'aliment qui périt, mais pour celui qui subsiste jusque dans la vie éternelle.* (1)

En sanctifiant le sabbat de cette manière, non-seulement nous y trouverons pour nous-mêmes un avantage inappréciable, nous tirerons de cette grande ordonnance tout le bien qu'elle peut faire ; mais encore, n'en doutez pas, notre exemple fera sur ceux qui ne savent pas observer ce commandement, une impression irrésistible. Il y a dans ce respect profond dont ils nous verront pénétrés, quelque chose de communicatif dont ils ne pourront se déferindre. Ce calme, cette joie qu'ils liront sur notre visage au retour des jours saints, le tableau touchant que leur présentera l'intérieur de nos demeures, de nos familles ; le parfum de vertus, de bonnes œuvres, de félicité qui s'en exhalera, les attirera sur nos traces dans les voies du Seigneur. C'est ainsi qu'en assurant notre propre salut, nous aurons la consolation, l'inexprimable consolation de les sauver avec nous, et d'amener des âmes, des âmes qui nous sont chères, captives aux pieds de notre Maître adorable. Ainsi soit-il.

(1) Jean VI, 27.